



HAL
open science

Le genre et la psychanalyse : un rendez-vous manqué ?

Jean-Baptiste Marchand

► **To cite this version:**

Jean-Baptiste Marchand. Le genre et la psychanalyse : un rendez-vous manqué?. *Topique: La psychanalyse aujourd'hui [Revue freudienne]*, 2024, 160 (1), pp.151-168. 10.3917/top.160.0151 . hal-04372670

HAL Id: hal-04372670

<https://hal.science/hal-04372670v1>

Submitted on 25 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le genre et la psychanalyse : un rendez-vous manqué ?

Jean-Baptiste Marchand¹

De nos jours, le terme genre est de plus en plus utilisé, et nous le retrouvons autant dans le langage courant que dans les milieux académiques. En effet, depuis 1999 et l'instauration du Pacs, le genre se voit régulièrement convoqué dans l'actualité et les débats de société parfois houleux². Toutefois, de manière aussi discrète qu'insidieuse, le genre fait l'objet de beaucoup d'erreurs, d'amalgames et de confusions. De manière plus légère et par associations, ce constat me rappelle ce qui m'avait été rapporté de conversations privées avec Joyce McDougall, lors desquelles cette dernière soulignait - non sans une pointe d'humour et avec un ton amusé- que « *quand on parle de sexualité, tout le monde se tait et écoute* ». Or, concernant le genre, je suis tenté de poursuivre cette affirmation en ajoutant que « lorsqu'il s'agit du genre, tout le monde parle » ; et que pour cette raison, pour le clinicien comme pour le chercheur, travailler sur le genre s'avère un véritable exercice de funambule. En effet, ce concept est plus difficile à définir, à circonscrire et à manier qu'il y paraît au premier abord. Il n'est ni une simple variable expérimentale, ni un substitut terminologique venu remplacer le terme « sexe ». Il serait plutôt à concevoir à la fois en tant que variable épistémologique, et comme outil critique utilisé afin d'aider à l'analyse et à la déconstruction des approches naturaliste et/ou essentialiste de la différence des sexes, un concept-outil auquel il est attribué un caractère révolutionnaire. Le genre ne cesse de poser de nouvelles questions, sous de nouveaux angles d'analyse. Ainsi, ce qui a pu être encore considéré plus ou moins récemment comme référence se voit rapidement dépassé et nécessite d'être revu.

De son côté, la psychanalyse n'est pas épargnée, ni par les questions posées par les évolutions actuelles de la société, ni par les remarques et critiques issues des travaux sur le genre, notamment des *Gender studies*. Elle est à la fois interpellée, questionnée et

¹ Maître de Conférences en Psychologie Clinique, Psychopathologie et Psychanalyse, Psychologue Clinicien - Psychanalyste, Equipe Clinique de l'Acte et PsychoSexualité (RPpsy-CAPS), composante de l'URm RPpsy - 15297, Université de Poitiers.

² De manière non-exhaustive : à propos du projet de loi sur la bioéthique ouvrant la possibilité aux couples lesbiens et aux femmes célibataires de recourir à la PMA, concernant les inégalités hommes-femmes, les violences genrées (conjugales, contre les femmes, LGBTphobes...), l'homoparentalité et les nouvelles configurations familiales, ou encore sur la dépathologisation et la prise en charge des incongruences chez l'enfant, l'adolescent et l'adulte.

(re)mise au travail (voire même parfois bousculée) par ceux-ci ; et cela, autant au niveau théorique que clinique, de même que politique. Dès 1997, André Green (p. 46) avait eu le nez fin lorsqu'il avait proclamé à propos des premiers travaux psychanalytiques sur le genre de Stoller (même si les questions actuelles sur le genre dépassent ces derniers). Premièrement, que ceux-ci constituaient « *un des plus puissants motifs à reconsidérer les piliers sur lesquels [la psychanalyse] repose* ». Deuxièmement, « *qu'ils représentent la seule acquisition importante [à la théorie freudienne de la sexualité] depuis Freud* ». Et enfin, troisièmement, comme pour nous mettre en garde, qu'ils « *ne sauraient être compris comme de simples additions à [celle-ci]* ».

Aux niveaux clinique et politique, l'actuel débat à propos de l'incongruence de genre chez les enfants et adolescents en est un bon exemple, avec des clivages et crispations induites par des positions partisans sans nuances. Néanmoins, en prenant du recul, on ne peut que constater que ce genre situation n'est pas complètement nouvelle. En effet, il se répète ici quelque chose du débat concernant le retrait de l'homosexualité du DSM, il y a bientôt 50 ans. Lors du congrès de l'*American Psychiatric Association* à Honolulu, en 1973, Stoller était favorable à ce retrait, et s'opposait à Socarides, un autre psychanalyste américain, qui lui était favorable à la thérapie de reconversion et au maintien du diagnostic dans le DSM (Minard, 2009). En effet, même s'il s'agit en partie d'un nouveau défi clinique avec son lot de questions qui lui est propre, on retrouve aussi ici la même question politique d'une position de l'institution psychanalytique face aux questions posées par la communauté LGBTQ+, questions très bien exposées par Drescher (2010) et par Naziri (2014).

Ainsi, dans un premier temps, dans une perspective de contextualisation, il s'agira de présenter succinctement les différents positionnements qui s'expriment et prennent part aux débats actuels concernant le genre, notamment au sein de la communauté psychanalytique. Ensuite, afin d'éclairer l'objet de ces questions et de prendre nos distances avec ces positions partisans, il sera procédé à l'exposé des deux définitions majeures du concept de genre qui tendent à se méconnaître : la définition psychosociale et la définition sociopolitique. A l'issue de cet exposé, afin de procéder à une synthèse concernant le genre, après une présentation des points théoriques communs et des points de divergence entre les auteurs travaillant sur le genre, une définition reprenant ces principales conceptualisations sera proposée. Puis, il sera alors temps de nous intéresser

à la question que le genre pose à la psychanalyse, ce qui nous amènera à exposer une traduction de la définition du genre pouvant trouver une place dans la théorie psychanalytique. Pour ce faire, à différents moments de cet article, nous nous appuyerons sur des concepts, objets ou points de vue empruntés à d'autres disciplines qui sont apparus pertinents afin d'illustrer, d'aider à penser et de réfléchir à propos de ce à quoi le genre invite et confronte la psychanalyse (telles la philosophie et certains domaines artistiques) ; et qui par la même occasion, permettent de mieux cerner les contours d'une clinique du genre.

Des divergences d'opinions et positionnements à propos des questions actuelles sur le genre

Comme exposé ci-dessus en quelques mots, au sein même de la psychanalyse, les débats concernant les questions sur le genre et/ou se rapportant à la communauté LGBTQ+, ont tendance à être difficiles (pour ne pas dire houleux), avec des positionnements partisans aussi strictes et sans nuances que clivants. Ces débats actuels ou anciens, internes ou non, sont d'autant plus surprenants que dès le début du XX^{ème} siècle, à travers Freud, son fondateur, la psychanalyse s'était intéressée et avait pris parti par l'intermédiaire de ce dernier à propos de questions de société similaires. Succinctement, Freud soutenait officiellement et publiquement le mouvement féministe qu'était la *Ligue pour la Protection de la Maternité et la Réforme Sexuelle* de Helen Stöcker, et il était signataire de la pétition initiée par le sexologue et militant Magnus Hirschfeld, pour *l'abrogation du paragraphe du Code pénal allemand* qui criminalisait l'homosexualité masculine. De même, d'un point de vue plus théorique, il soulignait le besoin de défaire l'amalgame trop fréquent entre caractères sexuels somatiques, caractères sexuels psychiques, et choix d'objet (Freud, 1920).

Dans ce contexte, il est tout autant difficile de ne pas faire un mésusage du genre que de ne pas se trouver comme dépassé par ces positions partisans des uns et des autres. Ainsi, succinctement, face aux difficultés et débats suscités ou qui accompagnent la rencontre du genre et de la psychanalyse. Certains psychanalystes témoignent d'une méfiance, voire d'une hostilité, plus ou moins explicites et farouches, à propos du genre (ou plus précisément des *Gender studies* et de la *Queer theory*) et plus particulièrement à l'égard des questions actuelles concernant la communauté LGBTQI+, notamment les incongruences de genre. En termes kuhniens, le genre est considéré par ceux-ci comme

une « anomalie » (et non comme une erreur) qui met gravement en danger leur paradigme (de la différence des sexes), et plutôt que de réfléchir aux résolutions des problèmes et questions posés par le genre, c'est ce dernier qui est rejeté, parfois explicitement, parfois implicitement. Ainsi, aujourd'hui à propos de l'incongruence de genre chez les enfants et adolescents, de manière paradoxale, dans le discours des psychanalystes hostiles à l'incongruence de genre à ces âges, la différence des sexes, la sexualité et même la sexualité se voient réduites dans un mouvement de régression de la pensée, à des carcans biologiques, naturalistes et essentialistes. Le destin par l'anatomie que Freud a repris de Napoléon, devient un destin purement génétique. De même, les arguments de ces partisans mettent en avant le séquençage ADN, ou encore l'*evidence based medicine* (omettant qu'au-delà de son nom trompeur, cette dernière n'est absolument pas fondée sur des preuves, qu'il ne s'agit d'un modèle théorique qui sert par ailleurs à une critique sans complaisance de la psychanalyse). Toujours au sein de ce groupe, toute dimension politique de la différence des sexes est simplement niée pour lui préférer un fourvoiement biologisant, voire un fourvoiement (psycho)pathologisant, ayant la valeur d'une défense confortant ces partisans dans leur position, notamment à propos des minorités LGBTQI+. Ces partisans semblent croire qu'ils défendent un point de vue scientifique, un savoir, comme s'ils ne se rendaient pas compte qu'ils expriment leur opinion personnelle et idéologique.

A l'inverse, d'autres psychanalystes « engagés » considèrent que le genre a permis de révéler ce qui relèverait de l'infiltration d'une politique patriarcale oppressante et normative au sein de la psychanalyse : infiltration par une pensée *straight*, par une hétéronormativité et par la domination masculine, autant au niveau théorique que clinique. Les partisans de ce point de vue sont conscients du caractère politique de leur opinion et le revendiquent publiquement. Selon eux, c'est une nécessité. Ils jugent qu'il faut abandonner la position de neutralité ; et qu'en tant que clinicien, il faut faire son *mea culpa* et prendre part aux débats dans une position politiquement engagée, publique et partisane. La question a le mérite d'être posée car si le fait que la psychanalyse devrait s'inscrire dans des échanges et/ou dans un mouvement de transformation d'inspiration *queer* reste à débattre (pour ne pas dire sujet à controverse) ; il est certain qu'elle ne doit pas non plus être, ne serait-ce qu'implicitement, sous l'influence, pour ne pas dire conditionnée, par une pensée *straight*. Pour en revenir à une référence kuhnienne, ici le

genre n'est pas une anomalie qui remet en question le paradigme, il est lui-même le nouveau paradigme. A titre d'exemple, lors d'une plénière colloque, suite à une communication, un collègue universitaire m'a demandé de ne plus utiliser le terme de « bisexualité » lorsque je parle de bisexualité psychique car cela maintiendrait une conception binaire de la différence des sexes.

A côté de ces deux positions strictement opposées l'une à l'autre qui se font entendre et occupent la scène, il y a comme une position silencieuse tierce constituée par défaut, non homogène, non militante, qui essaye d'être plus dans la nuance et surtout plus dans la prudence, mais qui souffre d'être comme prise « entre deux feux ». De ce fait, il est compliqué de décrire cette troisième position qui de plus s'avère délicate ; puisque s'il s'agit de ne pas se fourvoyer dans une prise de partie idéologique d'un côté comme de l'autre, il ne s'agit pas non plus de laisser dire et d'abandonner le débat. A titre d'exemple, une jeune collègue m'a récemment contacté car à propos du sujet de l'incongruence de genre, elle se sentait en difficulté sur son lieu de travail où il lui était demandé par une association partenaire de l'institution d'intervenir publiquement et en son nom pour donner en tant que psychologue du crédit à certaines thèses sur le sujet, afin de faire « argument d'autorité ». De la même manière, pour ma part, j'ai été sollicité pour adhérer à une association partisane et pour signer sa pétition, toujours sur le sujet de l'incongruence de genre. Ici, le problème est comme double, car se situant au niveau clinique et idéologique. Dans sa théorie comme dans la pratique, la psychanalyse dépasse et se doit de dépasser les clivages. Il n'est pas question de priver un patient quel qu'il soit d'une écoute psychanalytique et de ses bénéfices. Or, une telle écoute n'est possible qu'à la condition du respect de « *l'abstinence comme règle que s'impose l'analyste [en tant que] simple conséquence de sa neutralité* » (Laplanche et Pontalis, 1967, p. 4), c'est-à-dire « *neutre quant aux valeurs religieuses morales et sociales [ce qui correspond] à ne pas diriger la cure en fonction d'un idéal quelconque et s'abstenir de tout conseil, neutre en regard des manifestations transférentielles [...]; neutre enfin quant au discours de [l'analysant, ce qui signifie] ne pas privilégier a priori, en fonction de préjugés théoriques, tel fragment ou tel type de significations* » (Laplanche et Pontalis, 1967, p. 266). Pour reprendre Bion (1970), il s'agit d'être « *sans désir, sans mémoire et sans connaissance* ». Toutefois, pour revenir au niveau idéologique, cette position entre abstinence et neutralité ne doit pas non plus laisser la place à une utilisation abusive, à des fins

politiques, d'un (faux) savoir qui n'aurait de psychanalytique que le nom, par d'autres qui en réalité ne défendent que leur opinions personnelles (parfois de manière consciente, mais aussi parfois comble de l'ironie sans même en avoir conscience et se pensant du côté de la science...). Il s'agit alors de s'engager au moins dans une dénonciation de ce mésusage nocif (sans nuances, ni précautions) de la psychanalyse dans des débats d'opinions et à des fins politiques.

A partir de deux définitions majeures du genre

C'est aux Etats-Unis, dans les années 50, sous la plume du psychologue-sexologue : John Money que le concept de genre trouve son origine. Selon Money, ce qu'il nommait le rôle de genre désigne « *tout ce qu'une personne dit ou fait pour rendre public qu'elle a soit le statut de garçon ou homme, soit celui de fille ou femme...* » (Money et al., 1955, p. 285). Pour cet auteur, il s'agissait par ce terme de distinguer clairement le sexe organique inné, des rôles masculins et féminins qui relèvent du psychosocial acquis par l'apprentissage. Plus précisément, selon Money, le genre serait une empreinte psychologique construite et acquise par l'apprentissage et l'expérience. Il s'acquerrait de manière similaire à la langue maternelle, entre la nécessité de structures corporelles et celle d'un apport culturel qui n'aurait pas qu'un rôle secondaire. Bien au contraire, le genre pourrait prendre le pas sur le sexe (ce qui renvoie aux remarques de Money à propos des personnes intersexuées apprenant tardivement leur intersexuation). On peut noter que selon cette première définition psychosociale : le genre renvoie au rapport du sujet à son identité personnelle et subjective : « c'est ce qu'une personne dit ou fait » ; et que, toujours selon cette définition, même si le genre peut connaître des variations (notamment selon les cultures), il reste ici intrinsèquement binaire : « soit le statut de garçon ou homme, soit celui de fille ou femme... ».

C'est cette première définition que l'on retrouve dans les premiers travaux psychanalytiques sur le genre par l'américain Stoller (1968) dont il était question en introduction, les travaux à propos de ce qu'il nommera pour sa part « identité de genre ». Pour Stoller, la seule binarité du sexe mâle/femelle est insuffisante à rendre compte de la bisexualité psychique, ainsi que de la complexité du rapport entre les éléments masculins et féminins chez un seul et même individu. De même, le genre permettrait les mises au jour et éclaircissements sur le fait que l'individu serait de manière constitutionnelle dans

un mélange de masculin et de féminin, du fait de la bisexualité psychique et de l'hérédité croisée du complexe d'œdipe qui induit à la fois des identifications féminines et masculines. Par conséquent, la distinction entre sexe et genre serait nécessaire à la psychanalyse.

Ce n'est que par la suite, dans les années 70-80, que le genre a été repris (voire transposé) par A. Oakley (1972) en sciences politiques et sociales, et plus particulièrement au sein des mouvements féministes. Toutefois, alors qu'il y rencontre un certain succès et des nouveaux développements, son sens va aussi être légèrement modifié par cette perspective, légère différence qui va s'accroître au cours des années pour devenir plus tard un véritable décalage. En effet, dans cette nouvelle perspective, le genre est redéfini pour analyser et parfois dénoncer, ce qui relève du culturel et du non naturel. Il vient s'opposer aux approches essentialiste et naturaliste des statuts sociaux des hommes et des femmes. Ainsi, l'historienne féministe, J.W. Scott (1986) (re)définira le genre comme étant un « *élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes, [...] et une façon première de signifier des rapports de pouvoir* ». C'est cette définition sociopolitique du genre que l'on retrouve à la base de la conception du genre par la figure emblématique des *Gender studies*, à savoir Butler (1990), notamment dans son ouvrage majeur : *Trouble dans le genre, Féminisme et subversion de l'identité*. Au sein de celui-ci, le genre est conçu comme la traduction culturelle de l'hétérosexualité obligatoire, fondement d'une identité normative ainsi que du corps érogène et des désirs érotiques. De même, c'est aussi de cette définition sociopolitique du genre dont il s'agit dans le « *rêve d'une société androgyne* » de G. Rubin (1975, p. 76) qui illustre les développements politiques du genre au sein de la troisième vague féministe : « *...nous ne sommes pas seulement opprimées en tant que femmes, nous sommes opprimées par le fait de devoir être des femmes ou des hommes selon le cas. Mon sentiment personnel est que le mouvement féministe doit rêver à bien plus encore qu'à l'élimination de l'oppression des femmes. Il doit rêver à l'élimination des sexualités obligatoires et des rôles de sexe. Le rêve qui me semble le plus attachant est celui d'une société androgyne et sans genre (mais pas sans sexe) où l'anatomie sexuelle n'aurait rien à voir avec qui l'on est, ce que l'on fait, ni avec qui on fait l'amour.* » Ainsi, par rapport à la première définition psychosociale de Money (1955), le genre devient ici un objet de remise en question et de déconstruction de

la différence des sexes et de ce qui lui est associé, au niveau non plus personnel et subjectif, mais collectif, celui des rapports sociaux hommes-femmes.

De même, on peut ici remarquer que sa conception comme binaire ou non n'est pas clairement établie. Le genre est parfois conçu tel un mauvais objet intrinsèquement binaire, qui contraindrait le sujet à inscrire son identité dans des normes et dans une binarité obligatoire. C'est à cette conception « strictement » binaire que les *Gender studies* font référence lorsqu'elles préconisent qu'il faut défaire (voire annihiler) le genre. Néanmoins, *a contrario*, on trouve aussi dans ces mêmes travaux, une conception du genre comme fluide et non-binaire, faisant de lui un bon objet, un outil, sur lequel il serait possible de s'appuyer pour dénoncer les carcans des normes sociales en lien avec la différence des sexes, et pour se libérer de ces mêmes carcans.

Par ailleurs, pour revenir à l'objet de cet article, à savoir la rencontre de la psychanalyse et du genre, on peut noter un certain manque de clarté concernant le positionnement de ce mouvement à propos de la psychanalyse. Parfois, des discussions et échanges sont maintenus. D'autres fois, elle est jugée comme patriarcale et rejetée. Ceci est assez surprenant (voire paradoxal), car si la parenté des *Gender Studies* avec la *french theory* est habituellement connue (reprises américaines des travaux de Foucault, Derrida, Deleuze, Guattari...), il ne faut pas pour autant omettre la parenté qui existe aussi entre elles et le courant culturaliste américain, lui-même héritier d'une sociologie psychanalytique trouvant son origine dans l'Ecole de Francfort et dans le courant freudo-marxiste, notamment à travers les travaux Erich Fromm et Herbert Marcuse : deux psychanalystes européens ayant migrés aux USA du fait du nazisme.

Erich Fromm (1963/2005) a proposé une expansion des travaux psychanalytiques freudiens vers la réalité sociale dans une perspective politique. Il prône une adaptation de la psychanalyse à la dynamique sociale, à partir d'une interprétation humaniste de Marx, et redéfinit les problèmes sexuels non en tant que point central de la dynamique des névroses, mais plutôt en tant qu'effet du caractère névrotique dû aux conditions de vie. Ainsi, il délaisse la sexualité au profit de la culture, et le passé infantile au profit de l'effet de la situation « actuelle ». Par cela, il substitue à la dynamique psychanalytique, la question sociologique de l'identité (Rassial, 2002).

Pour sa part, Herbert Marcuse redéfinit le principe de réalité comme relevant du pouvoir social en place. Partant de là, il préconise l'éclosion des désirs, la transformation de la sexualité, l'abolition du travail aliéné, et l'avènement d'une science et d'une technique nouvelles qui seront au service de l'être humain. Il ne remet pas en question les théories freudiennes, mais il entend les adapter à son temps et les libérer d'une conception bourgeoise de la société, afin de les rendre émancipatrices et véritablement universelles. Pour ce faire, Marcuse théorise la conception d'une fausse tolérance dite répressive, donnant lieu à une tyrannie de la majorité et qu'il faudrait combattre et interdire car perpétrant un système d'oppression et de domination dissimulée derrière une tolérance qui ne serait que de façade, une version pervertie de la vraie tolérance idéale (Marcuse, 1965). Néanmoins, selon Marcuse, afin de défaire cette tolérance répressive et l'oppression par la majorité qu'elle instaure et impose aux minorités, et dans le but d'instaurer une vraie tolérance seule garante d'une égalité et d'une liberté véritables, il serait nécessaire de limiter la libre expression, ce qui n'est pas sans contradiction. Afin d'instaurer cette égalité et cette liberté « idéales » défaites de la tolérance répressive, il faudrait réprimer et interdire, ce qui n'est pas sans rappeler la satire politique *La ferme des animaux* d'Orwell (1945) où « *Tous les animaux sont égaux, mais certains sont plus égaux que d'autres* ».

Cependant, c'est aussi au sein de cette approche que l'on trouve la démarche et les propositions théoriques assez novatrices de Butler (1990), à savoir une analyse du lien entre la formation de la psyché et l'ordre politique et social, un objet d'étude finalement assez peu étudié depuis *Psychologie des foules et analyse du Moi* (1921) dans lequel Freud expose les liens entre psychologies individuelle et collective.

Pour une synthèse des définitions majeures du genre

Afin de dépasser la question concernant la définition du genre et les premiers travaux dont il a fait l'objet, il est possible, dans un premier temps, de proposer une définition faisant office de synthèse des précédentes, en le définissant par son utilité. Sous cet angle, le genre est à concevoir comme « un outil méthodologique » permettant de nouvelles perspectives d'analyse et de déconstruction de la différence des sexes ; et ce, à deux niveaux : au niveau de l'identité personnelle et subjective, en référence à la définition

psychosociale de Money (1955), et de Stoller (1968) ; et au niveau des faits et rapports sociaux et culturels, en référence à sa définition par l'approche sociopolitique.

De la même manière, mais à un niveau plus théorique, il paraît intéressant de souligner que les auteurs majeurs cités ci-dessus s'accordent sur trois points. D'abord, que le genre serait le résultat d'une construction psychique et/ou sociale (en opposition à une position purement naturaliste et essentialiste de la différence des sexes). Ensuite, qu'il relèverait d'un processus d'assignation par un autre qui pour sa part resterait encore une fois, à définir-circonscrire (soit le petit environnement des proches, soit l'environnement politique large). Toutefois, selon nous, le terme assignation ne rend pas compte de la force que déploie ce processus, et il serait plus adéquat de parler « d'implantation et d'imprégnation ». Et enfin, que ce processus opérerait durant l'enfance, au sein de la famille, dans la relation du nourrisson, puis de l'enfant, à ses parents, puis à son entourage.

Ainsi, succinctement et de manière non-exhaustive, selon Money (1955) : il s'agit d'un apprentissage précoce des rôles de genre au sein de la relation parents-enfant. Pour Stoller (1968) : il relèverait d'une infiltration du noyau d'identité de l'enfant dans les relations de fusion et de défusion de sa mère, notamment en s'appuyant ultérieurement sur le tiers paternel. Pour Butler (1990) : c'est un processus de normalisation de l'identité et du désir sexuel via la transmission d'un tabou idéologico-politique contre l'homosexualité, par les parents, au nouveau-né, tel un véritable processus mélancolique qui amputerait les désirs homosexuels au niveau même du corps érogène. Enfin, pour Laplanche (2007), le genre se fait l'allié des quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes (qu'il précède d'ailleurs), contre leur ennemi commun que serait la sexualité infantile perverse, polymorphe et chaotique.

Concernant maintenant une définition du genre à proprement parler. Ainsi, en référence au cinéma et plus précisément à la narratologie, nous nous permettons de proposer de concevoir le genre comme une diégèse³, c'est-à-dire comme une tentative de construction, peut-être plus personnelle que collective, pour donner « une cohérence » à un univers, à savoir ici la différence des sexes, allant jusqu'à faire de cette dernière un objet (partiellement) impensé -un objet de « suspension consentie d'incrédulité ». De même, en

³ En narratologie, la diégèse désigne : « *tout ce qui est censé se passer, selon la fiction que présente le film ; tout ce que cette fiction impliquerait si on la supposait vraie.* » (Souriau, 1951, p. 240).

complément de cette proposition de définition en tant que diégèse, nous pouvons ajouter que le genre relèverait de ce que Baudrillard (1981) a exposé de ses conceptions du simulacre et de la simulation. Selon celui-ci, le simulacre serait une représentation imparfaite de la réalité, qui précéderait et viendrait remplacer la réalité. Du fait de sa précession, le simulacre tend à effacer la réalité, et le sujet ne peut alors se faire d'autres représentations de la réalité que le simulacre. Cette précession du simulacre sur la réalité, n'est pas sans rappeler la précession du genre sur le sexe, postulée par Laplanche. Même si pour Laplanche, le sexué n'est pas effacé par le genre. Au contraire, selon lui, le sexué va remodeler le genre. De même, toujours en référence à Baudrillard, le genre relèverait aussi de la simulation, c'est-à-dire que par renversement, c'est le simulacre à travers la représentation imparfaite qu'il est, qui viendrait donner les signes de ce qu'est la réalité, et que dès lors, « *La simulation n'est plus celle d'un territoire, d'un être référentiel, d'une substance. Elle est la génération par les modèles d'un réel sans origine ni réalité : hyperréel* » (Baudrillard, 1981, p. 10).

Ainsi, poursuivant notre hypothèse, cette tentative de construction d'une représentation cohérente d'une réalité qui s'efface nécessiterait un juste équilibre souple entre un étayage sur une réalisation (pulsionnelle) par la perception telle que conçue en psychodynamique du travail par Dejours (2001), à savoir : un destin non pathologique de la pulsion de mort, passage à l'acte non brutal et au quotidien permettant que la satisfaction pulsionnelle se réalise à l'extérieur, à un niveau perceptif plutôt que représentationnel. C'est en s'appuyant sur cette réalisation par la perception que cette construction du genre trouve un ancrage lui permettant d'éviter un retour, une chute trop vertigineuse, vers une inquiétante étrangeté de la différence des sexes, un trouble du simulacre du genre ; ainsi qu'un assouplissement permis par une capacité d'abstraction contenue, qui viendrait rappeler que le genre ne correspond pas à des carcans strictes et sévères, qu'il est fluide et non rigide. Plus précisément et en référence cette fois-ci à la peinture : une capacité d'abstraction pouvant se situer entre géométrisme et lyrisme ; c'est-à-dire entre une tendance à un formalisme strict qui suit les bases structurelles géométriques à partir desquelles l'œuvre se construit, et au contraire une tendance à l'expression libre, spontanée et intuitive, du monde intérieur, plutôt qu'une approche structurelle et structurée.

A propos de la question du genre en psychanalyse : l'inconscient est-il généré ?

Répondre précisément et clairement à cette question n'est pas aussi simple que cela peut le paraître. Ainsi, pour ce faire, nous allons nous appuyer ici sur l'œuvre freudienne, sur les apports de Laplanche cités ci-dessus, ainsi que sur ceux de Dejours qui pour sa part se situe dans la continuité de Laplanche.

En effet, comme le souligne Dejours (2016), selon Freud, lors des premiers temps du développement libidinal, la sexualité (infantile) ne connaît pas le sexe et/ou la différence des sexes. Il n'y a pas encore de différence entre père et mère, mais une différence enfant-adulte. De même, la position passive de l'infans à ce moment du développement ne diffère pas entre un petit garçon et une petite fille, et n'est ni masculine, ni féminine. Ainsi, il paraît acceptable de penser que lors de ces premiers temps, l'inconscient n'est pas sexué. Il ne connaît pas la différence des sexes. Toujours selon ce point de vue freudien, ce serait plus tard, au moment du stade phallique, que la différence des sexes apparaîtrait et ferait l'objet d'un investissement par l'enfant. Or, il en va autrement selon Laplanche (1980). Le premier temps d'indifférenciation des sexes ne correspondrait pas à une étape totalement « asexuée », mais à l'étape du genre. Du fait de la situation anthropologique fondamentale, à savoir l'asymétrie de la rencontre entre un infans qui n'a pas encore d'inconscient, et un adulte qui lui en a un, il y aurait une précession de la différence du genre sur la différence des sexes : « *Les deux genres sont admis mais leur distinction ne passe pas encore par la différence des sexes* » (Laplanche, 1980, p 170). Le genre correspondrait à un message énigmatique adressé à l'enfant par l'environnement-socius qu'incarne l'adulte. Ce ne serait que dans un second temps que se produirait une traduction de l'assignation selon la différence anatomique des sexes du stade phallique (phallique/châtré), tel un code (une aide à la traduction) fourni par le socius. Le sexe anatomique interviendrait donc dans un second temps par rapport au genre, mais ce serait le sexe anatomique qui « après-coup » (ré)organiserait alors le genre et lui donnerait sa forme binaire. Autrement dit, la différence binaire phallique-châtré s'offrirait comme code de traduction du genre, et bien que le genre précède le sexe, ce serait le sexe qui interpréterait le genre. Or, ce serait aussi à ce moment-là, du fait du prisme de la castration, que la différence des sexes (qui a pris le relais du genre) est traduite différemment selon le sexe de l'enfant. Néanmoins, comme dans tout travail de traduction, cette traduction du genre par le sexe laisserait des restes d'intraduits. Il en résulterait des sources d'excitation ayant perdu leur liaison signifiante

avec le genre, et s'inscrivant non plus dans du sexué mais dans du sexuel refoulé qui n'a que faire de la différence des sexes ou autre. En cela, bien que le débat reste évidemment ouvert, le genre trouve ici une place au sein de la théorie psychanalytique.

Néanmoins, il reste encore à définir le genre en référence à la psychanalyse. Or, si la traduction de l'assignation de genre est aidée par le code qu'incarne la différence anatomique des sexes, nous pouvons aussi proposer de concevoir à son tour le genre comme une aide possible à la liaison de l'excitation sexuelle associée aux questions relatives à la différence anatomique des sexes, à propos à la fois de l'identité et du choix d'objet (une fois l'assignation traduite) ; une aide qui malheureusement peut aussi être mise en échec quant à son objectif de liaison de l'excitation sexuelle, et qui alors risque à l'inverse de se retourner contre le sujet et de devenir rigide et oppressante pour ce dernier (comme cela peut par exemple arriver dans les problématiques d'incongruence de genre).

Toutefois, on peut s'interroger ici sur le fait que ces développements proposés par Laplanche et Dejours, ne correspondraient pas plutôt à une tentative de réponse à la question d'un inconscient sexué, plutôt qu'à celle d'un inconscient genré qui revient pour sa part à demander aussi si l'inconscient est politisé.

Pour conclure

Le genre est un concept frontière. Ne serait-ce qu'il convoque l'individu dans sa relation à son genre, au genre de l'autre et à l'autre genre. A l'instar de la pulsion qui est un concept limite entre le corps et la psyché, le genre vient poser la question de l'existence d'un troisième corps en interaction avec les deux autres, mais que nous ne savons pas encore bien où situer, du moins précisément : un corps social, sociétal, culturel, ou politique... un troisième corps en plus des deux corps physiologique et érogène dont la psychanalyse a permis la distinction à travers la pulsion. Peut-être un troisième corps pouvant trouver une ébauche de définition dans la référence encore une fois aux travaux de Baudrillard : entre simulacre et simulation (1981) ; mais aussi dans ce que cet auteur expose concernant le corps de la société de consommation : en tant que fait de culture avec l'idée que « *le mode d'organisation de la relation au corps reflète le mode d'organisation de la relation aux choses et celui des relations sociales* » (1970, p. 200).

Le travail sur le genre, la rencontre clinique avec ce dernier et l'hypothèse de ce troisième corps invitent à une clinique de « l'anticipation sociale », en référence à ce courant littéraire au sein duquel les problématiques politiques, scientifiques, éthiques ou existentielles contemporaines sont exacerbées, non pas dans un futur hypothétique et lointain comme c'est le cas dans le roman de science-fiction, mais dans le présent de notre époque actuelle et plus précisément à travers les changements qui la bousculent ; et en y octroyant un rôle central aux personnages. Ainsi, le ou les personnages principaux du roman d'anticipation sociale sont à la fois les acteurs et les témoins des mutations sociales. Leur destin personnel prend une valeur symbolique, et leur simple vie d'individu se retrouve comme mélangée avec l'histoire collective, devenant alors porteuse d'un sens qui les dépasse, ce qui n'est pas sans rappeler les évolutions actuelles autour des incongruences de genre qui se voient mises en avant sur une scène sociopolitique, alors qu'elles se rapportent et concernent aussi et avant tout, le théâtre privé de la vie de l'individu. Cette clinique de l'anticipation sociale n'est pas sans faire écho à l'idée d'une clinique de la subjectivité contemporaine telle que définit par Roberto Aceituno (2005), c'est-à-dire à une clinique de l'histoire sociale et culturelle d'une part, et de l'histoire subjective et d'une certaine manière individuelle de l'autre. Une clinique qui interroge l'histoire d'une société, d'une communauté, à travers l'histoire subjective ; et inversement, à travers des dynamiques et structures subjectives inscrites dans une époque et des conditions socioculturelles. On y retrouve peut-être les travaux de *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921), mais en ajoutant une subtile nuance entre le sujet, son entourage proche et l'environnement politique élargi.

Ainsi, pour toutes ces raisons et interrogations, la confrontation au genre peut s'avérer périlleuse. Ne serions-nous pas face à ce que Sollers (1979) a pu nommer des grands combats auxquels la psychanalyse doit faire face et qu'elle doit mener sur tous les fronts ?⁴ On peut même se demander plus simplement : pourquoi le dialogue peut devenir si

⁴ « En réalité, la psychanalyse a dû et doit encore se battre constamment sur tous les fronts. Aux religions, elle oppose sa théorie des névroses. A la science, sa revendication du sujet inconscient. A la philosophie, sa pratique concrète du symptôme et son ambition de connaissance scientifique. Au rationalisme en général, son « décentrement » prouvant à la pelle, à chaque instant, que je pense où je ne suis pas et que je ne pense pas où je suis. A la vision politique du monde et à son ordre (donc aussi bien au marxisme), le rappel des exigences sexuelles insolubles, de l'espèce. Aux idéologies libertaires, la différence sexuelle, le « roc de castration », la certitude qu'il n'y a pas de « bonne société » ni d'épanouissement sans entraves du désir. Au féminisme, le « nom du père » (et non pas comme on feint de le croire la toute-puissance du phallus ou l'envie du pénis), Aux perversions, l'Éthique d'une vérité possible, etc. Elle peut donc être à chaque instant considérée tantôt comme réactionnaire, tantôt comme subversive. » (Sollers, 1979)

compliquée dès lors que l'on parle de genre ? Par rapport à cette question, il apparaît pertinent de proposer une nouvelle hypothèse qui n'apparaît chez aucun de ces auteurs (ni Stoller, ni Laplanche, ni Butler, ni Green...) mais qui viendrait compléter ces travaux, à savoir rappeler l'idée que Freud avait formulé dès 1915, selon laquelle l'objet naît dans la haine (Freud, 1915). En effet, selon Freud, la haine ne se réduirait pas à « un simple » renversement en son contraire de l'amour. Elle lui serait antérieure, et aurait son propre développement distinct de ce dernier. Elle correspondrait aux réactions de refus primordial par le moi narcissique, en lien avec les pulsions partielles d'autoconservation, face aux sensations de déplaisir suscitées par les objets. Elle découlerait des frustrations des satisfactions sexuelles et des besoins d'autoconservation. En cela, la haine serait l'expression au niveau sentimental du refus de la différence et du désir d'emprise sur l'objet. A cela, Laplanche (1997) ajoute ce qu'il nomme une théorie psychologique générale du problème de la haine s'exprimant à partir de trois facteurs : 1) l'agressivité autoconservatrice ou combativité, 2) la violence sadique de la pulsion sexuelle de mort, 3) et la jalousie spéculaire narcissique. En cela, pour en revenir au genre, il paraît pertinent de poser l'hypothèse selon laquelle ce dernier (comme l'objet) naîtrait dans la haine, ou plutôt n'échapperait pas à ce climat de haine au sein duquel naît l'objet.

Enfin, vient la question à laquelle il est nécessaire de répondre, à savoir ce que la psychanalyse peut prétendre à son tour apporter aux débats et questions sur le genre. Sur ce point, il semble tout d'abord pertinent de rappeler ce que disait Freud concernant un engagement politique de la psychanalyse : « *Faces aux efforts déployés à présent dans le monde civilisé pour réformer la vie sexuelle, il est superflu de rappeler que la psychanalyse est aussi neutre que n'importe quelle autre. Elle n'a d'autre objectif que d'éclairer le contenu manifeste par la révélation du contenu latent. Elle sera satisfaite si ces réformes subsistent ce qui est préjudiciable. Mais la psychanalyse ne peut pas prédire si d'autres institutions n'engageront pas d'autres sacrifices, peut-être plus graves.* » (Freud, p. 62-63) Or, c'est encore la même chose aujourd'hui. Là où les travaux sur le genre issus d'autres disciplines s'intéressent aux dimensions biologique, sociale ou psychologique « concrètes » de celui-ci (chez l'individu comme dans la société), la psychanalyse quant à elle, s'y intéresse au niveau de la réalité fantasmatique intrapsychique, et dans ses relations avec l'inconscient pulsionnel. C'est donc le sexuel au sens élargi et ancré dans la réalité fantasmatique, que la psychanalyse peut (re)mettre au jour et apporter aux débats sur le genre et aux défis à

la différence des sexes qui l'accompagnent. Toutefois, comme J. Schaeffer aime le rappeler (1997, p. 11), il convient aussi de ne pas oublier ce que Freud écrivait en mai 1914 à Jones à propos du rapport de l'assujettissement de l'être humain au sexuel, et qui concerne aussi très certainement le genre : « *Celui qui permettra à l'humanité de la délivrer de l'embarrassante sujétion sexuelle, quelque sottise qu'il choisisse de dire, sera considéré comme un héros.* »⁵ Néanmoins, en paraphrasant Freud, nous pouvons répondre que « *Là où est du [genre], du moi doit advenir. C'est là un travail culturel [Kulturarbeit], un peu comme l'assèchement du Zuiderzee* », c'est-à-dire que le genre doit épouser un élargissement du champ de perception, l'appropriation de nouveaux morceaux du ça, et un amoindrissement de la dépendance au surmoi.

Bibliographie

Aceituno, R., Bornhauser, N., « Discurso Psicopatológico y Subjetividad Contemporánea », *Revista de Psicología*, 14, 2, (2005), p. 111-122. Available online : URL : <https://revistapsicologia.uchile.cl/index.php/RDP/article/view/17426/18184>

Baudrillard, J., « Le plus bel objet de la consommation », in *La société consommation. Ses mythes, ses structures*, (1970), Denoël, p. 199-204. Available online : URL : https://monoskop.org/images/b/b2/BAUDRILLARD_Jean_-_1970_-_La_soci%C3%A9t%C3%A9_de_consommation.pdf

Baudrillard, J., *Simulacre et simulation*, (1981), Gallimard.

Bion, W. R., *L'Attention et l'Interprétation*, (1970), Payot.

Butler, J., *Trouble dans le genre*, (1990), La Découverte.

Dejours, C., *Le corps d'abord*, (2001), Payot.

Dejours, Christophe, Bisexualité, genre et corps érogène ?. *Le Carnet PSY*, 197, 1996, p. 20-25. <https://doi.org/10.3917/lcp.197.0020>

Drescher, J., « Queer diagnoses : parallels and contrasts in the history of homosexuality, gender variance, and the diagnostic and statistical manual », *Archives of sexual behavior*, 39, 2, (2010), p. 427-460. <https://doi.org/10.1007/s10508-009-9531-5>

⁵ N. B. : Après publication de l'article, J. Schaeffer nous a contacté pour nous signaler une coquille dans son ouvrage concernant cette citation (un acte manqué de sa part ? ou de quelqu'un autre ?). En effet, la citation correcte notamment reprise de E. Jones par Sauret (2016, p. 47) est : « *Celui qui **promettra** [au lieu de ~~permettra~~] à l'humanité de la délivrer de l'embarrassante sujétion sexuelle, quelque sottise qu'il choisisse de dire, sera considéré comme un héros.* »

- Marchand, J.-B. (2024). Le genre et la psychanalyse : un rendez-vous manqué ?. *Topique*, 160(1), 151-168.
- Freud, S., « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse : II- Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », in *La vie sexuelle*, (1912), PUF, p. 55-65.
- Freud, S., « Les pulsions et leurs destins », in *Métopsychoanalyse*, (1915), Gallimard, p. 11-43.
- Freud, S., « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », in *Névrose, psychose et perversion*, (1920), PUF, p. 245-270.
- Freud, S., *Psychologie des foules et analyse du Moi*, (1921), Payot.
- Fromm, E., « Humanisme et psychanalyse (1963) », *Le Coq-héron*, 182, (2005), p. 90-97. <https://doi.org/10.3917/cohe.182.0097>
- Green, A., *Les chaînes d'Eros*, (1997), Odile Jacob.
- Laplanche, J., Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, (1967), PUF.
- Laplanche, J., *Problématiques II*, (1980), PUF.
- Laplanche, J., « La soi-disant pulsion de mort : une pulsion sexuelle », *Adolescence*, 15, (1997), p. 205-224.
- Laplanche, Jean, *Sexual, la sexualité élargie au sens freudien*, Paris, PUF, 2007.
- Marcuse, H., « Repressive Tolerance », in Wolff, R. P., Moore, B., et Marcuse, H.(dirs.). *A Critique of Pure Tolerance*, (1965/1969), Beacon Press, p. 95-137. Available online : URL : <https://www.marcuse.org/herbert/publications/1960s/1965-repressive-tolerance-fulltext.html>
- Minard, M., « Robert Spitzer et le diagnostic homosexualité du DSM-II », *Sud/Nord*, 24, (2009), p. 79-83. <https://doi.org/10.3917/sn.024.0079>
- Money, J., Hampson, J., Hampson, J., « Hermaphroditism : recommendations concerning assignment of sex, change of sex and psychologic management », *Bulletin of the Johns Hopkins Hospital*, 97, 4, (1955), p. 284-300.
- Naziri, Despina, *La pensée et l'institution psychanalytiques à l'épreuve de la question de l'homosexualité*. Communication orale à la Conférence scientifique du 20 novembre 2014 au sein de la Société Belge de Psychanalyse 2014, Bruxelles, Belgique. Available online : URL : <https://orbi.uliege.be/handle/2268/166564>
- Oakley, A., *Sex, Gender and society*, (1972), Temple Smith.
- Orwell, G., *La ferme des animaux*, (1945), Gallimard.
- Rassial, J.-J., « Les dérives culturalistes de la psychanalyse », *Figures de la psychanalyse*, 43, (2002), p. 143-150. <https://doi-org.ressources.univ-poitiers.fr/10.3917/fp.043.0143>
- Rubin, G., « L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre », *Les cahiers du CEDREF*, 7, (1975/1998), p. 3-81. <https://doi.org/10.4000/cedref.171>

Marchand, J.-B. (2024). Le genre et la psychanalyse : un rendez-vous manqué ?. *Topique*, 160(1), 151-168.

Sauret, M.-J., « L'allègement du sexe », *Psychanalyse*, 37, 3, (2016), p. 47-57.
<https://doi.org/10.3917/psy.037.0047>

Schaeffer, J., *Le refus du féminin*, (1997), PUF.

Scott, J. W., « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, 37, 1, (1986/1988), p. 125-153. Available online : URL : https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1988_num_37_1_1759

Sollers, P., *Le Nouvel Observateur*, 8 janvier 1979.

Souriau, E., « La structure de l'univers filmique et le vocabulaire de la filmologie », *Revue internationale de filmologie*, 7-8, (1951), p. 231-240.

Stoller, R. J., *Recherches sur l'identité sexuelle*, (1968), Gallimard.

Résumé :

Bien que le terme genre soit de plus en plus utilisé dans le langage courant, il reste un concept plus difficile à cerner qu'il n'y paraît et fait l'objet et participe à de nombreux débats actuels, notamment dans sa rencontre avec la psychanalyse. Il n'est ni une simple variable expérimentale, ni un substitut terminologique venu remplacer le terme « sexe ». Il serait plutôt à la fois une variable épistémologique prenant en considération la dimension politique, et un concept outil. De son côté, la psychanalyse se voit remise au travail par ce concept et par les questions posées par les évolutions actuelles de la société.

Afin d'apporter un éclairage sur ces questions, cet article exposera succinctement les différents positionnements au sein de la psychanalyse, à propos des débats actuels sur le genre. Ensuite, les deux définitions majeures de ce concept seront présentées. À l'issue de cette présentation, il sera proposé une synthèse de ces définitions. Puis, il sera alors temps de nous intéresser à la question que le genre pose à la psychanalyse. Pour ce faire, tout au long de cet article, afin d'illustrer et d'aider à penser ce à quoi le genre invite et confronte la psychanalyse, nous nous appuyerons sur des références à d'autres disciplines, telles la philosophie et certains domaines artistiques. Il sera alors proposé de définir le genre comme une diégèse, à savoir une tentative de construction pour donner une cohérence à un univers, ici la différence des sexes, entre simulacre et simulation, en référence respectivement à Souriau et à Baudrillard. À partir de cette proposition, la clinique du genre sera à son tour considérée comme relevant d'une clinique d'anticipation sociale.

Puis pour revenir à la rencontre entre genre et psychanalyse, il sera fait la remarque que plus que la question d'un inconscient sexué, le genre lui poserait la question d'un inconscient politisé.

Abstract :

Although the term gender is increasingly used in everyday language, it remains a concept that is more difficult to define than it appears and is an object that participates in many current debates, particularly in its encounter with psychoanalysis. It is neither a simple experimental variable, nor a terminological substitute for the term « sex ». Rather, it is both an epistemological variable that takes into account the political dimension, and a

tool-concept. For its part, psychoanalysis is being put back to work by this concept and by the questions raised by current developments in society.

In order to shed light on these questions, this article will briefly outline the different positions within psychoanalysis regarding the current debates on gender. Then, the two major definitions of this concept will be presented. At the end of this presentation, a synthesis of these definitions will be proposed. Then, it will be time to look at the question that gender poses to psychoanalysis. To this end, throughout this article, in order to illustrate and help us think about what gender invites and confronts psychoanalysis, we will draw on references to other disciplines, such as philosophy and certain artistic fields. It will then be proposed to define gender as a diegesis, i.e. an attempt to construct coherence in a universe, here the difference between the sexes, between simulacra and simulation, with reference to Souriau and Baudrillard respectively. Based on this proposal, the gender clinic will in turn be considered as part of a clinic of social anticipation.

To return to the encounter between gender and psychoanalysis, it will be pointed out that, rather than the question of a gendered unconscious, gender poses the question of a politicized unconscious.

Mots-clés : genre, psychanalyse, études de genre, diégèse, simulacre, anticipation social

Keywords : gender, psychoanalysis, gender studies, diegesis, simulacrum, (social) anticipation